

## **Le féminisme à l'ère des clivages terminologiques postmodernes : Une réflexion du comité femmes de l'ASSÉ**

*Ce texte se veut une réflexion théorique et militante sur le féminisme et son rôle à la lumière des définitions du genre. Ce texte fut distribué lors du congrès du 25 et 26 octobre 2014. Suite à des réflexions issues du caucus non-mixte, quelques ajouts ont été faits au texte.*

*For the master's tools will never dismantle the master's house. They may allow us to temporarily beat him at his own game, but they will never enable us to bring about genuine change. - Audrey Lorde, 1984*

*The genius of any slave system is found in the dynamics which isolate slaves from each other, obscure the reality of a common condition, and make united rebellion against the oppressor inconceivable. - Andrea Dworkin, 1981*

Le féminisme n'a jamais été un mouvement uniforme. En effet, les contextes sociohistoriques, politiques et économiques des militantes donnent place à une pluralité de courants qui peuvent à la fois s'entremêler et se différencier. Les revendications féministes, alors qu'elles partent d'une prémisse partagée (ie. mettre fin à l'oppression des femmes), se situent tout de même sur un continuum où certaines idées entrent en opposition, tout en se revendiquant du féminisme. Tout comme les revendications féministes diffèrent, les buts, les modes organisationnels et les moyens d'action varient grandement (pensons notamment aux suffragettes et aux suffragistes lors de la lutte pour le droit de vote). En ce sens, on voit apparaître l'émergence du discours *queer* au sein des institutions universitaires au début des années 1990 qui donne lieu à de nouvelles pratiques militantes<sup>1</sup> et dont les prémisses en viennent à différer à un tel point qu'il est difficile de s'organiser dans un but commun, comme notre sujet (les femmes) évoquent plusieurs définitions contradictoires. Ainsi, certains sujets à débat comme la mixité/non-mixité prennent un tout autre tournant.

---

<sup>1</sup> Il ne s'agit pas de la première fois qu'on parle de *queer*, comme ce mot était présent dans les communautés gays et lesbiennes durant les années 1980, mais il s'agit de la première fois que ce mot est théorisé et problématisé laissant ainsi place à de nombreuses pratiques militantes *a posteriori*.

Le texte suivant se veut une réflexion sur le féminisme à l'ère des nombreux clivages terminologiques actuels. C'est ainsi que par terminologie, nous entendons les termes qui servent à décrire des mots qui constituent, en revanche, l'univers du courant. Les mots déployés sont non-négligeables car ils permettent d'orienter un courant et ses outils de réflexion sur le droit des femmes. Dans les milieux féministes, le mot « femme » lui-même se heurte à quelques définitions qui varient d'un courant à l'autre ce qui pose un problème quant à l'avenir du mouvement. En effet, s'il est impossible de définir collectivement pour qui (et pourquoi) nous nous battons, comment arriverons-nous à comprendre les oppressions systémiques qui s'exercent sur cette classe sociale?

### **Une perspective radicale sur ce qu'est une femme: Sexe, genre, construction sociale et classe sexuelle**

Alors qu'il n'existe pas une essence propre aux femmes, il existe tout de même une oppression qui opère sous un joug universel : le patriarcat. Peu importe la classe sociale, économique ou culturelle, il existe une oppression qui est partagée entre femmes et qui se déploie parfois de manières intersectionnelle et/ou consubstantielle (c'est-à-dire qu'elle s'effectue avec d'autres formes d'oppressions, dont le racisme, le classisme, la lesbophobie, etc.) Historiquement, une critique adressée au mouvement féministe était celle de la non-exclusivité ou de la non-reconnaissance de ces oppressions intersectionnelles/consubstantielles, alors que, comme le soulignent Mélissa Blais, Laurence Fortin-Pellerin, Ève-Marie Lampron et Geneviève Pagé « si les féministes radicales des années 60 et 70 avançaient l'idée selon laquelle « toutes les femmes sont opprimées », leur analyse n'implique cependant pas que ces dernières l'aient été de la même manière. » (2007 : 151).

Or, analyser l'oppression des femmes en terme de patriarcat, c'est-à-dire « une formation sociale où les hommes détiennent le pouvoir » (Delphy, 2000 : 141) permet de trouver les racines de la discrimination des femmes, soit la classification de la société en classes sexuelles et de comprendre les impacts que cette classification sur la base du sexe a sur les femmes, notamment au niveau économique. Un exemple pour illustrer l'articulation entre sexisme, patriarcat et économie est celui des dynamiques intrinsèques entre les femmes, le foyer et le travail. Selon les données 2010 du Ministère de la culture, des communications et de la condition féminine, alors que les femmes travaillent davantage au salaire minimum que les hommes et occupent souvent des emplois précaires et/ou à temps partiel, elles doivent tout de même assumer la majeure partie des responsabilités au sein du foyer familial. En effet, les femmes quittent plus souvent leur emploi que les hommes lorsqu'elles ont des enfants en bas âge et s'absentent davantage du travail pour des raisons familiales (ce sont majoritairement les femmes qui assument le rôle de proche aidante),

tout ça sans compter qu'elles sont, dans la grande majorité des cas, à la tête des familles monoparentales.

Dès lors, ce que le patriarcat assure c'est une répartition des tâches sociales en fonction du sexe où la classe sexuelle des hommes sort gagnante dans la mesure où elle bénéficie de la subordination féminine et s'approprie gratuitement son travail. Cette répartition, s'inscrit dans une logique plus large du système genré, c'est-à-dire du système qui se base sur la construction sociale du genre. Alors que nous sommes catégorisé-e-s socialement selon notre sexe biologique, la socialisation genrée que nous allons recevoir à cause de cette catégorisation arbitraire s'opère dans une logique de domination et de subordination, ou de complémentarité et perpétue un système hiérarchique (Delphy, 2001 : 247). Ainsi, si tu es une femme, on te socialise à aimer *a*, *b*, *c* et à te valoriser en fonction de certaines caractéristiques alors que si tu es un homme, ta socialisation se fait en fonction de *x*, *y*, *z*. Cette socialisation alimente beaucoup plus qu'une simple esthétique en fonction du sexe (pour en faire une caricature l'association des femmes avec les jupes et le rose alors que les hommes sont associés aux pantalons et au bleu), elle produit des attitudes et légitime des violences (autant institutionnelles, que physiques et psychologiques). En effet, selon Joan Scott, « le genre est un élément constitutif de rapports sociaux fondés sur des différences perçues entre les sexes, et le genre est une façon première de signifier des rapports de pouvoir » (Scott, 1988 : 141). Le genre n'est donc pas naturel (il n'y a rien d'inné ou de biologique au genre, son existence, tout comme l'existence de la hiérarchie sociale, trouve racine dans la construction sociale), il est à la fois le reflet d'une société qui s'est construite sur des rapports de classe sexuels où la classe masculine exerce un pouvoir sur la classe sexuelle féminine, et à la fois l'outil de cette société patriarcale.

### ***Les représentations concrètes de ce système d'oppression : penser le genre comme une hiérarchie***

Ainsi, les rapports de domination entre les classes sexuelles se manifestent de nombreuses manières. Pour illustrer notre propos, nous développerons sur deux de ces manifestations, soit l'existence de privilèges chez les hommes (ces privilèges pouvant être plus évidents ou invisibles considérant leur historicité et l'intériorisation collective de ceux-ci) et le contrôle qu'ils exercent sur le corps des femmes.

Il existe une gamme d'exemples flagrants qui témoignent des privilèges masculins. L'un d'entre eux est la culture du viol. Lorsque ce sont les femmes victimes/survivantes qui sont blâmées pour les agressions qu'elles subissent cela permet aux hommes de se déresponsabiliser de leurs actes et cette déresponsabilisation en soi est un privilège. Ceci est possible en partie à cause du discours populaire qui mise sur le rôle des femmes dans leurs agressions, c'est-à-dire qu'il y a une fixation collective qui est dirigée sur ce que la femme portait, la quantité d'alcool qu'elle buvait, l'endroit où elle se trouvait, etc. Un

second privilège est la place qu'occupe la prise de parole masculine dans toutes les sphères sociale. En effet, les hommes ont tendance à prendre plus souvent la parole lors de réunions professionnelles, dans un contexte scolaire ou académique et ce sont les femmes qui sont davantage interrompues dans les conversations. Non seulement les hommes ont tendance à prendre plus de place mais lorsque les femmes réussissent à occuper de l'espace publique c'est souvent moins valorisé. Prenons en exemple les réseaux sociaux, alors que ce sont les femmes qui participent plus fréquemment au réseau social Twitter, les hommes se font davantage cités (Vernasco: 2014).

Dans le monde du travail, les biais implicites sexistes qui alimentent une survalorisation de candidatures masculines lors des sélections de CV sont engendrés par les rôles sociaux prescrits aux sexes. En effet, comme le souligne une étude effectuée à ce sujet en 2009:

L'évaluation des hommes et des femmes n'est pas sans rapport avec le niveau auquel les stéréotypes de genre imprègnent les attitudes des juges. Si on considère la fonction prescriptive des stéréotypes (...), on peut admettre que non seulement ils forgent des attentes comportementales différentes selon le sexe, mais qu'ils délimitent également la frontière des conduites plus ou moins acceptables pour les hommes et les femmes. (Ndobu, 2009: 111)

Finalement, tel que mentionné précédemment, la tradition des femmes de quitter le marché du travail pour rester à la maison afin de s'occuper de leur famille est une réalité très proche de nous et il s'agit d'une réalité qui profite encore à la classe des hommes. Toutes ces situations marquent un déséquilibre dans le rapport entre les classes sexuelles et ce déséquilibre est perpétué par les manières dont on naturalise la construction sociale du genre. Le fait de greffer des comportements ou des caractéristiques qui sont neutres à un sexe en particulier est une attitude essentialisante qui sert à former le genre et à créer des rôles pour chacun des sexes.

Dans cette logique de répartition (et de hiérarchisation) des caractéristiques sociales en vertu du sexe, des rapports de domination et de violences s'implantent afin de perpétuer une division sexuelle basée sur le gabarit de dominant/dominée. En ce sens, la notion de sexage développée par Collette Guillaumin vient stipuler qu'on vit une appropriation du corps des femmes par la force masculine, et que cette appropriation peut s'effectuer à la fois physiquement (viol, harcèlement, prostitution, par exemple) que psychologiquement (intérieurisation du rôle social, disponibilité à la sexualité malgré ses propres envies, etc.) Ainsi, le contrôle sur le corps des femmes n'est pas un fait divers (un incident isolé), mais une réalité vécue par une classe sexuelle plus particulièrement et ce

malgré les différentes situations géographiques, culturelles ou économiques que vivent les femmes. Le contrôle du corps des femmes est intrinsèquement lié au genre, c'est à dire à la hiérarchisation des classes sexuelles, dans la mesure où les hommes sont socialisés de manière à objectifier le corps des femmes et à les percevoir comme quelque chose qu'ils peuvent s'approprier.

Dans le même ordre d'idée, les classes sexuelles se manifestent dans les statistiques sur les violences faites envers les femmes. En ce qui concerne la violence domestique, à chaque six jours au Canada, une femme est tuée par son partenaire intime<sup>2</sup>. Plus largement encore, 83% des victimes/survivantes d'agression sexuelle sont des femmes et 96% des agresseurs sont des hommes.<sup>3</sup> Le contrôle se fait aussi de manières à imposer le silence et la peur aux femmes victimes/survivantes, ce qui fait en sorte que seulement une agression sexuelle sur dix est signalée à la police. Tout ceci est sans aborder en profondeur encore autant d'enjeux qui touchent précisément la classe sexuelle des femmes comme caste sociale opprimée, soit les féminicides, les viols comme armes de guerre (le corps féminin étant un territoire à exploiter), les mariages de fillettes forcées (7% des filles au Népal se marient avant 10 ans<sup>4</sup> et le suicide est la première cause de mortalité chez les Népalaises âgées de 15 à 49 ans<sup>5</sup>), les excisions et les lois qui empêchent ou limitent l'accès à l'avortement (la fermeture de la clinique d'avortement privée au Nouveau-Brunswick cette année est un exemple qui est proche de nous). Récemment, une enquête fut menée au Canada afin de traiter de la question du trafic sexuel: selon les données, 100% des trafiquées étaient des filles recrutées à l'âge de 13-14 ans, et les personnes achetant le sexe de ces filles sont des hommes blancs de la classe moyenne.<sup>6</sup>

Face à un tel portrait, il est juste d'affirmer que les formes de violences multiples faites envers les femmes ne sont pas anodines. Ces formes de violences sont spécifiques, systémiques et ciblées envers une classe sexuelle en particulier. C'est une réalité qu'il est primordial de reconnaître afin de travailler à l'abolition du système du genre et du système de pouvoir patriarcal qui sont à la source des violences faites envers les femmes mais pas seulement, et qui nous empêchent de bâtir une société qui va au-delà de l'égalité de droit, mais qui instaure une réelle justice sociale. L'oppression n'existe pas en vase clos, nous perpétons ces rapports et ils sont construits.

---

<sup>2</sup> <http://www.canadianwomen.org/fr/Les-faits-a-propos-de-la-violence-faite-aux-femmes#1>

<sup>3</sup> <http://www.agressionsexuellemontreal.ca/violences-sexuelles/agression-sexuelle/quelques-statistiques>

<sup>4</sup> <http://natgeotv.com.au/tv/taboo/strange-love.aspx>

<sup>5</sup> <http://www.nationalgeographic.fr/12213-naitre-femme-au-nepal-lenvers-glaouque-du-paradis-des-trekkeurs/>

<sup>6</sup> <http://ici.radio-canada.ca/regions/ontario/2014/10/14/012-traffic-sexuel-technologies-internet-femmes.shtml>

## Clivage terminologique, genre et culte de l'identification

À l'ère des théories postmodernes, l'analyse du genre a quitté la critique d'un système hiérarchique pour se concentrer davantage sur les moyens de malléabilité de l'être. Selon cette théorie, le problème avec le genre serait davantage son lien étroit avec le sexe (femme-féminin; homme-masculin) comme étant un frein aux identités diverses (femme-masculin; homme-féminin). Ce dernier est donc devenu un lieu de subversion, notamment en misant sur le genre comme identité personnelle et en remettant en question l'hétéronormativité tout comme c'était déjà le cas dans le discours féministe lesbien (qui critiquait l'hétérosexualité comme outil pour maintenir les rôles sexuels et reléguer les femmes au foyer). En effet, la notion de genre s'est éloignée des répercussions matérielles des classes sexuelles pour miser sur la performativité (concept des actes du langage développé par J.L. Austin, mais repris par Judith Butler dans le cadre de *Trouble dans le genre*) et l'esthétisme (et la stylisation des sexes). En ce sens, le genre serait une performance qui, par la répétition, développerait une « identité tissée avec le temps par des fils ténus, posée dans un espace extérieur par une répétition stylisée d'acte. L'effet du genre est produit par la stylisation du corps (...) » (Butler 2006 : 265 ). La prémisse de base d'une telle réflexion est de comprendre comment le sexe se voit greffer un genre qui est performé par, entre autres, des pratiques esthétiques et comportementales et, comme le suggère Butler, se voit cultiver socialement: *"I think for a woman to identify as a woman is a culturally enforced effect. I don't think that it's a given that on the basis of a given anatomy, an identification will follow. I think that 'coherent identification' has to be cultivated, policed, and enforced; and that the violation of that has to be punished, usually through shame"*.

Cependant, Butler elle-même a témoigné de sa crainte quant à la mésadaptation de cette théorie, ou du moins, quant à sa récupération par certain-e-s militant-es qui auraient tendance à présenter le genre comme quelque chose qui peut être changé et échangé au quotidien plutôt que comme une construction sociale qui nous pousse vers cette répétition d'actes (femelle et la féminité, mâle et la masculinité). Comme elle le souligne lors d'une entrevue en 1992:

*there is a bad reading, which unfortunately is the most popular one. The bad reading goes something like this: I can get up in the morning, look in my closet, and decide which gender I want to be today. I can take out a piece of clothing and change my gender: stylize it, and then that evening I can change it again and be something radically other, so that what you get is something like the commodification of gender, and the understanding of taking on a gender as a kind of consumerism.*

Malgré cette crainte, la pensée *queer* défend tout de même l'idée que le genre détient un rôle dans la constitution de l'identité, et qu'un moyen de subvertir le genre serait la multiplication d'identités entre la féminité (qui ne serait plus réservée aux femmes), et la masculinité (désormais disponible pour tous et toutes). Ainsi le genre est donc une *identité de genre* qui se conjugue avec les préférences des individus et étaye « la multiplication infinie des identifications et des positions sociales auxquelles le rejet de la pensée dichotomique ouvre la voie» (Lamoureux, 2005: 97).

En effet, certaines limites s'imposent à cette théorie car, comme le souligne Diane Lamoureux:

S'il est aisé d'entrevoir le fait que nous ne pouvons avoir qu'une identité narrative et non substantielle, il n'en reste pas moins que cette narration procède de positions sociales que l'on peut accepter, rejeter ou encore avec lesquelles il est possible de *ruser*, mais qui n'en conservent pas moins leur caractère réel et agissant (...) De la même façon que le libéralisme rend difficile de nommer les « différences », qui sont autant de visages de la domination dans l'espace public, le *queer*, en rendant impensable de se réclamer de quelque identité que ce soit - même à des fins stratégiques et non essentialisantes, tend à reconduire les hiérarchies sociales existantes. (Lamoureux, 2005: 98)

### **«On ne naît pas femme, on le devient...» malgré nous !**

Ce que nous postulons, c'est que l'identification (le fait de pouvoir s'identifier individuellement au spectre situé entre la féminité et la masculine indépendamment de sa classe sexuelle) ne permet pas de mettre fin à l'oppression des femmes. Nous croyons que le problème avec ces terminologies postmodernes est que l'on limite le genre à cette articulation entre identité, identification et performativité. Certes, nous trouvons problématique la division sociale dichotomique et le cantonnement des identités (ou du sexe social) en vertu du sexe biologique et c'est pourquoi nous visons ni plus ni moins que l'abolition du système de genre. En tant que féministes, nous prônons un monde où tous et toutes peuvent vivre leurs vies sans rapport de domination ni de discrimination. Cependant, les institutions, systèmes et attitudes (la famille, la conjoncture économique (notamment le rôle des femmes sur le marché du travail), les relations entre sexes, les rôles sexuels et sociaux, les violences) ne sont pas l'effet d'identifications individuelles mais bien l'effet d'une division sociale arbitraire en classes sexuelles pour assurer des positions de pouvoir. Les femmes ne possèdent donc pas le privilège de s'abstraire de cette catégorie de sexe et d'ainsi se libérer individuellement de son oppression.

Réduire le genre à une identité en vient à dire que la subordination des femmes, tel que nous l'avons abordé plus haut, serait issue de notre *identification de femme*. Le genre est une position sociale, qui nous est imposée malgré nous qui assure la division sexuelle du travail. En ce sens, le déséquilibre qui existe entre les classes sexuelles ne peut se limiter à une rhétorique de choix. Dans une société patriarcale, cette division assure une domination de la classe masculine (qui se fait voir par leur positions politique, économiques, sociales et qui est maintenue par la violence) et lorsqu'on endosse la multiplication des identités comme principale forme de résistance, nous ne critiquons pas le système large du genre (soit l'existence même de ces identités et de ces rôles sociaux). Au contraire, nous contribuons à la mise sur pied d'un spectre identitaire où des identités « féminines » et « masculines » servent de gabarit, ou de pôles, pour les identités qui se retrouveraient dans le milieu. En ce sens, ces pôles sont remis en question strictement par leur lien avec le sexe (seules les femmes peuvent être féminines), et non par leur existence même (la féminité existe pour maintenir un rôle de classe sexuelle).

Articuler le genre à une considération individuelle écarte la genèse des rapports sociaux d'exploitation sexuelle et limite l'analyse de genre au choix et à une malléabilité, c'est-à-dire que si une personne n'est pas d'accord avec le genre imposé à son sexe, la solution est de refuser ce genre pour en adopter un autre en puisant dans ses caractéristiques préférées (ou en articulant les deux pôles du genre, ou en effaçant les marqueurs de genre, tel qu'il est le cas chez les *genderqueer*). On ne peut cependant nier que certaines formes de violences envers les femmes se font sans égard à leur identification: des féminicides, l'avortement de fœtus spécifiquement féminins voir même les projets de lois qui visent à contrôler le droit ou non d'une femme à se faire avorter en toute sécurité. Les politiques identitaires (*se considérer femme*) effacent les conditions matérielles de l'oppression des femmes et limitent les sexes à une série de stéréotypes. En effet, comme il n'existe pas d'essence masculine ou féminine, ou de comportements naturellement associés à un sexe ou à un autre, la seule façon de s'identifier aux sexes sociaux est de reprendre des caractéristiques qui leurs sont typiquement associées (ie. des stéréotypes genrés autant esthétiques (par exemple: maquillage, cheveux longs et manies « féminines » pour les femme) que comportementaux).

L'aphorisme de Simone de Beauvoir « on ne naît pas femme, on le devient » mise sur la construction sociale de la féminité, comme il n'y a pas de comportements féminins innés. Cependant, alors que le genre est construit, la réalité de classe sexuelle qui en découle est l'effet de cette division sexuelle et est bien réelle. Peu importe notre identification et ledit acte de subversion individuel, ces structures sont maintenues. En effet, limiter l'oppression des femmes au fait que leur identité féminine est immuable à leur sexe, c'est-à-dire, limiter sa critique à l'alignement femme-féminin/homme-masculin afin



de subvertir ces identités et d'adopter des variantes, telles que femme-masculin;homme-féminin ne fait que jeter de la poudre aux yeux. Les catégories féminin;masculin sont des catégories problématiques en soi, peu importe le sexe de la personne qui les adoptent car elles s'inscrivent dans une dynamique de relation de pouvoir. De plus, le fait qu'une femme choisisse d'adopter des caractéristiques masculines n'empêche pas le fait qu'elle est plus susceptible qu'un homme d'être victime de violences ou de se faire discriminer sur la base de son sexe lors d'entrevues d'embauche, par exemple. Voilà à quel point la structure du genre est rigide, imprégnée dans notre culture et à quel point elle va au-delà de comportements personnels: elle est un système social.

### **Le poids des termes employés**

De plus, on constate une montée de l'utilisation de certains termes qui peuvent être insultants dans nos cercles militants. En effet, le terme *cisgenre* (*cis* vient du latin et signifie « du même côté », *cisgenre* veut donc signifier « aligner son sexe (biologique) avec son genre (rôle sexuel socialement construit)») est de plus en plus employé et permet de postuler, dans un premier temps, qu'il existe un état naturel du genre dans l'optique où tout comme le sexe, celui-ci serait « inné ou ressenti » par l'individu, et que certaines personnes seraient privilégiées du fait que leur sexe social « ressenti ou inné » corresponde à leur sexe biologique. Une telle analyse permet de postuler que les femmes sont ainsi privilégiées d'être cantonnées dans un certain rôle social parce que ce rôle social serait « aligné » avec le sexe biologique qui lui convient. Une fois de plus, en limitant le genre à une identité qui serait inné ou choisie, toute analyse structurelle et historique est mise de côté pour laisser place à un individualisme et à une individualité qui, selon le spectre des rôles sociaux ou des identités, pourrait simplement *décider* de sa position.

Il est important de réitérer que les femmes ne se retrouvent pas dans une dynamique d'oppression par choix mais à cause d'une organisation sociale hiérarchique. Attribuer l'identité de *cisgenre* à une femme malgré elle est à la fois ironique et à la fois violent, parce que cela sous-tend que ces femmes se sentent comme appartenant au genre féminin et ainsi qu'elles s'identifient comme appartenant à ce rôle social subordonné. Bref ce concept témoigne d'une violence envers la classe des femmes parce qu'être une femme ne relève pas d'un privilège mais d'une réalité contraignante. À l'inverse, avoir la possibilité de s'abstraire de sa classe sexuelle et de choisir son identité constitue en soi un privilège que la majorité des femmes ne possèdent pas.

C'est ainsi que l'emploi de certains termes au détriment d'autres contribue au maintien d'un statut quo où la socialisation alimente des attitudes *x* pour la classe sexuelle masculine, et des attitudes *y* pour la classe sexuelle féminine. Plus largement encore,

s'identifier à n'importe quel genre, peu importe son sexe, ne remet toujours pas le système du genre en question comme ce dernier n'est pas créé à des fins strictement esthétiques, mais dans le but de répartir des tâches et des rôles spécifiques en fonction des sexes. En effet, penser au genre strictement de cette manière ne fait que perpétuer des stéréotypes chez les sexes.

Finalement, réduire le genre à un choix naturalise certains pôles préétablis par le système tout en lui apportant quelques modifications, notamment quel sexe incarne quel rôle. Nous sommes d'avis que ces modifications ne sont pas suffisantes pour travailler à la construction d'un monde juste et sans sexisme, car nous prônons l'abolition du système de genre au complet. Ces réalités matérielles de l'oppression des femmes sont des réalités quotidiennes qui s'effectuent en dehors des identifications personnelles.

Ce texte se veut ainsi le début d'une réflexion à l'ASSÉ sur nos stratégies d'organisation, en regard de la proposition d'un congrès femmes. Il est primordial de s'entendre sur ce qu'est la non-mixité, et sur sa pertinence dans la lutte féministe. Bien que le texte réfère à plusieurs concepts théoriques, notre réflexion est basée sur des expériences concrètes de lutte dans le mouvement étudiant qui nous ont démontré que certains espaces politiques libres de la présence masculine sont nécessaires.

## Bibliographie

BLAIS, M., FORTIN-PELLERIN, L., LAMPRON, M-È. et PAGÉ, G. (2007). Pour éviter de se noyer dans la (troisième) vague : réflexions sur l'histoire et l'actualité du féminisme radical. *Recherches féministes*, 20(2), 141-162.

BUTLER, J. (2006). *Trouble dans le genre: le féminisme et la subversion de l'identité* (Vol. 237). Editions La Découverte.

BUTLER, J. (1992). "The Body You Want: Liz Kotz interviews Judith Butler," *Artforum* 31, no. 3 : 82-89.

CANADIAN WOMEN. (2014). Les faits à propos de la violence faite aux femmes. Repéré à <http://www.canadianwomen.org/fr/Les-faits-a-propos-de-la-violence-faite-aux-femmes#1>

DELPHY, C. (2001). «Penser le genre : problèmes et résistances», in *L'ennemi principal* (tome 2). Paris : Syllepse.

DWORKIN, A. (1981). *Our Blood*. États-Unis: Perigee Books.

HIRATA, H, LABORIE, F, Le DOARÉ, H et SENOTIER D.(dir.) (2000). *Dictionnaire critique du féminisme*. Paris, Presses universitaires de France.

LAMOUREUX, Diane. (2005). "La réflexion queer : apports et limites." In Maria Nengeh Mensah, dir. *Dialogues sur la troisième vague féministe*. Montréal: Remue-Ménage. p. 91-103

LORDE, Audre. (1984). "The Master's Tools Will Never Dismantle the Master's House." *Sister Outsider: Essays and Speeches*. Ed. Berkeley, CA: Crossing Press. 110- 114. 2007. Print.

MINISTRE DE LA CULTURE, DES COMMUNICATIONS ET DE LA CONDITION FÉMININE. (2010). L'égalité entre les femmes et les hommes au Québec : Faits saillants. Repéré à [http://www.scf.gouv.qc.ca/fileadmin/publications/FaitsSaillants\\_octobre2010.pdf](http://www.scf.gouv.qc.ca/fileadmin/publications/FaitsSaillants_octobre2010.pdf)

NATIONAL GEOGRAPHIC. (2014). Au Népal, naître femme est une malédiction. Repéré à <http://www.nationalgeographic.fr/12213-naitre-femme-au-nepal-lenvers-glauque-du-paradis-des-trekkeurs/>

NATIONAL GEOGRAPHIC CHANNEL. (2014). Strange Love. Repéré à <http://natgeotv.com.au/tv/taboo/strange-love.aspx>

NDOBO, A. (2009). « Biais sexistes et marques d'inégalité de genre dans le discours des recruteurs : un effet de la persistance des discriminations sexistes dans l'accès au travail », *Revue internationale de psychologie sociale* 1/(Tome 22), p. 107-136

SCOTT, J. (traduction Eleni Varikas) (1988). Genre : Une catégorie utile d'analyse historique. dans: *Les Cahiers du GRIF*, N. 37-38. Le genre de l'histoire. pp. 125-153. Presses de l'Université du Québec : Québec.

STATISTIQUES CANADA. (2009). Section 1 : La violence conjugale autodéclarée, (2009). Repéré à <http://www.statcan.gc.ca/pub/85-224-x/2010000/part-partie1-fra.htm>

TABLE DE CONCERTATION SUR LES AGRESSIONS À CARACTÈRE SEXUEL DE MONTRÉAL .(2014). Quelques statistiques. Repéré à <http://www.agressionsexuellemontreal.ca/violences-sexuelles/agression-sexuelle/quelques-statistiques>

VERNASCO, L. 2014. *Seven Studies That Prove Mansplaining Exists*. Repéré à <http://bitchmagazine.org/post/seven-studies-proving-mansplaining-exists>

VIDAL, C. (2012). Cerveau, hormones et sexe: des différences en question. Éditions de Remue-Ménage: Montréal.

RADIO-CANADA. (2014). Les nouvelles technologies facilitent le trafic sexuel des jeunes femmes. Repéré à <http://ici.radio-canada.ca/regions/ontario/2014/10/14/012-traffic-sexuel-technologies-internet-femmes.shtml>